

## XXI.

Du tribunal, Jacques Cardoze avait été transporté sans connaissance à son cachot. Pour lui dégager le cerveau, où tant de douloureuses secousses avaient déterminé une congestion, le médecin avait aussitôt pratiqué une abondante saignée.

Depuis qu'il avait retrouvé ses sens, l'accusé n'avait pas prononcé une seule parole; mais ce silence n'offrait rien de sombre ni de farouche. Une immense tristesse s'était emparée du garde-chasse et lui qui, le matin, au départ pour l'audience, protestait énergiquement de son innocence, semblait être maintenant terrassé par la plus profonde désespérance. C'était la résignation de l'homme qui ne veut plus lutter.

Toute la nuit ses surveillants l'entendirent tourner dans sa cellule sans une plainte, sans un cri de colère. Au petit jour, la fatigue l'emporta et il s'endormit tout habillé sur sa couche.

Il fut réveillé par une main qui se posait sur son épaule, en même temps qu'une voix douce lui murmurait à l'oreille :

— Jacques, c'est moi !

Le prisonnier ouvrit les yeux et, près de son visage, il reconnut, penchée vers lui, la ravissante tête de Mme de Gabrinoff qui, un doigt sur les lèvres, lui recommandait la prudence.

Le regard de Cardoze fit le tour du cachot. Personne autre que Berthe n'y était entré; mais, derrière la porte, il était certain qu'on devait se tenir aux écoutes. Alors il avança la tête et, si bas que la comtesse même l'entendit à peine, il lui dit aussitôt :

— C'est vous qui l'avez tué, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle sans hésiter.

— Avec ce couteau de chasse que vous m'aviez pris ?

— Oui.

— Vous l'avez tué... pour vous défendre... ou autrement ? demanda le garde-chasse en hésitant sur la seconde question.

— Depuis le jour où cet homme avait frappé Francis, je l'avais condamné à mort. J'ai exécuté ma sentence, répondit la veuve dont l'œil s'enflamma au souvenir de la brutalité du comte.

— Et maintenant, vous voilà libre, riche... les de Valnac vont sortir de leur ruine plus puissants que jamais ! prononça vivement le prisonnier.

— Tu oublies, Jacques ! fit-elle. Tu oublies que les de Valnac ne seront millionnaires, honorés et heureux qu'à l'heure où la justice ne pourra plus leur demander compte de la mort de M. de Gabrinoff.

— C'est vrai ! dit le malheureux, auquel ces mots rappelaient sa terrible position dont la joie de voir les de Valnac relevés lui avait, un instant, fait perdre le souvenir.

Pendant une longue minute, il regarda silencieusement cette jeune maîtresse qu'il avait vue naître, qu'il se rappelait avoir portée dans ses bras et à laquelle il avait consacré le dévouement qu'il animait jadis pour le père. De son côté, sans le quitter des yeux, Berthe attendait, en cherchant par quel moyen elle arriverait à demander à cet homme le sacrifice de sa vie.

Tout à coup, comme si une pensée subite venait d'éclairer un coin resté obscur en son cerveau, Jacques tressaillit. Ainsi qu'il avait fait à sa première question, il approcha ses lèvres de l'oreille de la comtesse et lui souffla :

— Comment Nicole vous a-t-elle aidée à tuer le comte ?

L'accusé venait de s'expliquer la mystérieuse disparition de sa fille. Elle avait dû être la complice de la comtesse et l'assister dans sa vengeance.

A cette inattendue question, Mme de Gabrinoff éprouva un court frisson de joie. Elle était sauvée ! Ce moyen de salut qu'elle cherchait, Jacques venait de le lui offrir. Pour sauver sa fille qu'il croyait coupable, le père n'hésiterait pas à se dévouer. Elle exploita donc sans remords l'erreur du garde-chasse et répondit sans hésiter :

— Nicole avait reçu de M. de Gabrinoff une de ces injures que ne peut oublier une honnête fille. Sans ton retour, il t'en souvient, elle sortait déshonorée des bras de mon mari.

— Oui, c'est alors que j'ai prononcé cette menace que les juges exploitent aujourd'hui.

— La haine de Nicole s'est donc associée à ma vengeance et nous avons résolu de punir le comte. C'est elle qui, par un billet, a su l'attirer au rendez-vous près de ta maison.

— Je n'étais plus au logis, n'est-ce pas ?

— Tu étais parti depuis une heure.

— Bien. Continuez.

— Quand le comte arriva, j'étais caché derrière un gros chêne qui se dresse au bord du sentier. Nicole l'attira bien à portée de ma main. Alors, j'ai frappé...

— Vous seule ?

— Oui ; Nicole, en voyant chanceler le comte, s'est enfuie épouvantée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

## AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)